

LA MONTAGNE MAGIQUE

Le lieu? Ici-bas. Cité Robert-Houdin, enclos de pavillons. Le temps? Un février doux, trompant les fleurs et les plantes, au point du jour. Le personnage principal? Marianne, Mélaine, Josèphe, oui, c'est un nom de fille, Colombe et Véronique. Décor et accessoires? Vous verrez bien. Les trois coups que frappe l'annonceur avant le lever du rideau, seulement « Ohé ohé ».

Car, matin et soir, c'était « Ohé ohé ».

L'ohé matinal est celui du fakir. Il fait surgir une corde qui tient toute seule en l'air. Celle que vous venez voir loge, en plein Paris, au grenier d'une maison en ruine, y a-t-il façon de grimper plus vite vers elle? Le cri monte droit, conduit par une glycine centenaire. À travers l'œil-de-bœuf du toit passent un bras, une épaule. Et le flot d'une chevelure blonde roule sur les ardoises en pente. « Vraiment, c'est l'heure? — Est-ce que tu viens aujourd'hui? » Pour Marianne, l'école c'est : autorité et transgression, loi féroce et angoisse, pour Josèphe paradis, pour Colombe le gagner, pour Mélaine indifférence.

Mélaine, prise jusqu'au cou dans un corset en plâtre, dormant sur une planche, les mains sur le drap, la tête sous l'œil-de-bœuf, s'éveille. Cette sorte de pyjama prothèse qu'un début de tuberculose osseuse, une scoliose grave est le nom officiel, lui impose, elle s'y glisse quand personne n'est en vue. Mélaine, lièvre le jour, tortue la nuit? Et chaque matin, Marianne, huit heures un quart, « Ohé ohé », vient réclamer qu'elle se lève – sinon c'est « Excusez-moi, madame, j'étais un peu souffrante »,

et Mélaine tend un mot qu'elle a elle-même écrit et signé, avec ce culot imperturbable qui laisse la professeur indécise.

Marianne qui vient de l'autre quartier, qui vient des grands immeubles, pousse la porte jamais verrouillée de la maison. Une maison, imaginez, même si celle-ci, toute décrépète, marche victorieusement parmi les pavillons splendides comme un soldat de l'an II sans chaussures au milieu d'une haie de laquais chamarrés. Marianne pousse la porte, écoute le grondement timide de la gouttière, lance un regard à la véranda qui ceint le devant de la maison. Elle connaît bien cette véranda, aussi ventrue qu'une baleinière, son sol de plomb que les pluies ont plissé. Se bat avec une branche de la glycine mal attachée, barrant le perron, reçoit une pluie de pétales mouillés, monte très vite l'escalier en colimaçon, un, deux, trois étages jusqu'à Mélaine en pyjama blanc. « Salut. — Salut. » Salut au matin, un chien aboie, c'est le chien des voisins, mais : « Tu-me-prêtes-ton-caban-je-te-l'échange-contre-ma-veste-de-cuir. — Et-que-diras-ta-mère? »

Marianne jette un regard foudroyant à Mélaine. Le caban de Mélaine porte à la place du cœur un numéro de stock. Est-ce ainsi que les jeunes filles entrent dans la vie? vêtues d'un vrai caban de marin, obtenu à coup sûr d'un surplus de l'armée? Devant les rangs, les portes de la classe sont encore closes et les filles alignées comme-des-poules-sur-un-mur-picotant-du-pain-dur, une nouvelle apparaît : Mélaine. En visite. Sans cette humilité, cette égalité, cette impertinence, par laquelle se déclare, tour à tour, l'élève modèle, l'élève confiante, l'élève supérieure. Non. C'est quelqu'un, elles s'en aperçoivent sur-le-champ, à qui l'école est indifférente. Madame Hersant, histoire, qui converse de dos avec madame Planète, français, se sont ensemble retournées vers celle qui ose non seulement arriver en cours d'année, en cours de trimestre, en cours de journée, mais pire, à dix heures du matin.

C'est, on l'apprend bientôt, l'heure de Mélaine. Dix heures lui paraissent séantes et elle l'affirme à Marianne, curieuse, à côté de qui elle s'assoit. Du bout des jambes, ne prenant pas toute la place, en voyageuse qui descend à la prochaine station... Et qui omet de déballer ce que le voyage exige, livres, cahiers, stylo. Mais, à la place, mouchoir, carnet d'adresses, miroir où bâiller pour vérifier à l'haleine si l'on est encore en vie. À entendre Mélaine, l'école attende à sa dignité. N'est-elle pas suffisamment responsable, elle qui mène toute seule la maison et prend soin de ses frères à la place de sa mère, empêchée? Qu'a-t-elle besoin qu'on lui dise ce qu'elle doit faire? Elle se le dit assez chaque jour. Elle sait l'anglais mieux que les professeurs, n'est-elle pas à moitié britannique par sa mère, d'ailleurs le caban vient d'un surplus américain. À ce compte, elle déteste l'école. Grand avenir est promis à celle qui hait, pense Marianne et le groupe de Marianne (toutes les filles, du côté de la fenêtre et du bureau). Pour celles-là, l'école est l'avenir de la femme, pas moins, et elles en ont encore à faire, de l'avenir et de la femme, voilà. Eh oui, haïr des choses et pas comme le fait Josèphe, se faire plus légère qu'elles. Mais avant...

Le couloir est vide, la classe rentrée, et aussi madame Hersant qui sait si bien montrer comment entre Bonaparte et Napoléon il faut tirer un trait (et tout du long des pages du cahier d'histoire, double marge, s'il vous plaît). Toujours est-il que madame Astrakan, ainsi surnommée pour cause de manteau de telle fourrure, ou madame Hersant, dit à Mélaine (la future Mélaine qui n'est encore qu'une personne de petite taille) : « Vous avez votre billet? »

Marianne sort du bout de la rangée où elle tient ses assises, remonte les rangs jusqu'à l'estrade, s'approche de Mélaine, contemple sur son front bosselé deux petites protubérances (embouts de jeune cerf auxquels se détectent les fées japonaises dans les films de Kurosawa), sans remarquer ses yeux très bleus, différents de ceux, opale, de Josèphe. D'un bleu d'encre

— à imprimer, constatera-t-elle plus tard — avec quoi Mélaïne enregistre *tout* ce qui se passe autour d'elle. Ah, la faculté d'enregistrement de Mélaïne, presque satanique, aliment des querelles futures : « Ça s'est passé comme ça! — Non, comme ça! » et Mélaïne aura toujours raison. Marianne ne remarque ni les dents parfaites, ni les lèvres sur quoi, horreur! a été passé un peu de rouge (il se tient de guingois comme un chapeau de dame mal enfoncé un jour de hâte), ni la jupe pas plissée, droite, ni le mélange de personne adulte posée de travers sur une très jeune fille. Elle remarque seulement la mirobolante veste rêche, carrée, sombre qui croise bas devant, dont, aux épaules et sur les bras, quelque chose a été arraché (galons et épaulettes?), et lui crie presque : « Toi, la nouvelle, qu'est-ce que c'est que ça? — Ça, dit tranquillement la nouvelle, c'est un caban. » Alors : « Prête-moi ton caban, je te passe ma veste en cuir. — D'accord », dit Mélaïne.

Et Mélaïne déboutonne posément le caban, le tend à Marianne : « Où est la veste de cuir? — Accrochée, bredouille Marianne, je te la filerai à la sortie. »

Alors, Mélaïne, résignée à l'école inévitable, ravie de jouer à madame Astrakan le tour que celle-ci voulait lui jouer, dit poliment : « Vous êtes bien professeur dans la classe de troisième A1, celle à laquelle "on" m'a affectée? » Madame Astrakan s'étouffe de rage, fulmine que « on » ici se dit « madame la directrice » et Mélaïne allègre consent à montrer son billet.

Mélaïne, puisque Marianne apprend qu'elle se prénomme ainsi, c'est autre chose que Marianne, autre chose que Josèphe. Josèphe... que Marianne n'a pas encore rencontrée. Quant à Colombe, n'en parlons pas. Elle barbote dans la mer quelque part du côté de Beyrouth, et malgré tant d'années passées ensemble, Marianne n'en entend carrément plus parler.

Marianne et Mélaïne étaient à l'unisson. Des goûts et des couleurs, elles ne discutaient pas : elles avaient les mêmes. (Tant pis ou tant mieux si Marianne en avait un très personnel pour

la provocation.) Elles réprouvaient donc ensemble le bandeau sage qui retient les cheveux, l'ancre de marine sur l'empeigne des mocassins et maintenant qu'il était plus tard dans la vie, les boucles d'oreilles rondes sur les lobes. Et aussi les filles tout en balcon pour l'homme (leurs appâts trop visibles faisaient le balcon), attendant le Roméo d'une bague au doigt. La devise de Marianne et de Mélaïne? Ni pour l'homme ni sans homme. Libres, libres et portant des vêtements qui le disent. Les habits indiquent, n'est-ce pas, à quelle distance on veut se tenir des gens.

Et elles mettaient très haut les cheveux tirés en arrière, ou serrés en chignon au sommet de la tête, ou partagés par une raie qui laissait dans la masse une trace naturelle, celle d'un animal qui s'esquive entre les herbes. La laine, ou ce qui en tient lieu, et le tricot anglo-man, puisqu'il se nomme cardigan, portés à même la peau, deux boutons du haut ouverts sur un triangle de chair, prouvant qu'elles ne suivaient pas la mode (le twin-set en vogue ces années-là).

Elles reconnaissaient leurs pareilles à une façon de se vêtir, à des habits choisis pour cette limite où ils s'évanouissent, deviennent justaucorps de danseuse, maillots d'acrobate, vêtements proches de l'insignifiance, recherchant non pas une prouesse où le corps s'exhibe mais celle par laquelle il se cache. Et ces sous-vêtements d'ouvriers (promis à un immense avenir sous le nom de tee-shirt), où ce que l'on voit promet l'effort avant la luxure. Mélaïne, on ne savait pourquoi, prétendait que les blondes sont vouées au rouge. « C'est tapageur, le rouge », disait-elle avec satisfaction. Peut-être parce qu'elle choyait une paire de ballerines à petits talons, traversées d'une bride chenille, d'un incarnat éclatant. « Avec tes chaussures rouges, tes yeux bleus et tes cheveux si blonds qu'on pourrait les croire blancs, ce que tu fais drapeau français! disait Marianne. — En pleine guerre d'Algérie, c'est regrettable », objectait Mélaïne, pour qui le tricolore était taché de sang, et pour cette raison le traînait dans la boue.